

LES ROMANIOTES

Conférence de Meri Badi au Centre Culturel judéo-espagnol Popincourt Al Syete (13 janvier 2019)

Dans mes jeunes années à **Istanbul**, je n'avais jamais entendu parler des **Romaniotes**, contrairement aux **Karaïtes**, que mon père m'avait fait découvrir, alors que j'avais déjà quitté ma ville natale.

De nos jours, bien qu'ils soient presque entièrement disparus en Turquie, leurs traces se retrouvent dans certains patronymes comme **de Kalo**, **Galimidi**, **Kastoryano**, **Pappo**. Ailleurs, **Margolis**, **Nassis**, **Kalonymos** et bien d'autres noms révèlent une plus ou moins lointaine origine **romaniote**.

Les **Romaniotes** portent aussi des patronymes typiquement hébraïques. **Pessah** pourrait être un nom **romaniote**, à l'instar de celui du grand rabbin de **Volos** en Grèce en 1939 (**Moïse-Siméon Pessah** in **Les Romaniotes**, Wikipédia).

Nom identifié comme tel par **Minna Rozen** également, dans son ouvrage sur la communauté juive d'**Istanbul** entre 1453 et 1566.

De même, **Mizrahi**, nom très courant chez les Juifs de Turquie, serait d'après cette historienne, **romaniote**.

En effet, les **Mizrahi** venant du Moyen-Orient, comme l'indique leur désignation en hébreu (littéralement "de l'orient"), et présents dans l'Empire byzantin bien avant l'arrivée des Expulsés de la péninsule ibérique auraient adopté la culture **romaniote**.

Les **Romaniotes**, bien que de stricte obédience religieuse et relevant des académies proches de la terre d'Israël, suivaient les recommandations du **Talmud** de Jérusalem, alors que les Juifs se réfèrent majoritairement au **Talmud** de Babylone (**Minna Rozen**).

Les **Romaniotes** donc, ces Juifs hellénisés parlent le grec et le **yévanique**, dialecte judéo-grec. **Yavan** est le nom donné à la Grèce en hébreu.

De nombreux documents, registres, archives ainsi que vestiges, synagogues et cimetières balisent la longue présence **romaniote** dans la métropole byzantine, à savoir Constantinople, c'est-à-dire Istanbul.

Les quartiers de **Samatya** sur le littoral de la mer de Marmara dans la presqu'île en forme de triangle, **Balat**, **Hasköy** sur la Corne d'Or, ainsi que les différentes zones autour de cet estuaire sont des lieux de vie **romaniotes** attestés. Pour donner juste un exemple de l'ancienneté de la présence juive dans la ville, on peut citer **Yahudi** ou **Çifut (Tchifout) Kapısı**, c'est-à-dire la porte des Juifs, ainsi nommée depuis Byzance (Porta Judaïca), près des quartiers d' **Eminönü** et de **Sirkeci**, que j'ai toujours connus comme une zone commerçante très étendue et où se trouve également le fameux bazar aux épices (**Mısır Çarşısı**).

Du temps de l'Empire byzantin et selon les époques, les Juifs furent autorisés à résider intra-muros, c'est-à-dire au cœur de la cité, et en furent chassés périodiquement **au-delà** de la Corne d'Or (**péra** en grec, d'où le nom du quartier).

Mais paradoxalement, les **Romaniotes** n'ont pas laissé de traces dans la mémoire des Juifs d'Istanbul.

Pourtant, l'histoire des **Romaniotes** remonte à l'Antiquité. En effet, cette culture s'est formée au cours des âges, dans les états constitués par Alexandre et ses successeurs, et plus tard sous le joug romain, en Égypte, en Palestine, en Syrie, en Asie Mineure, sur le littoral de la mer Noire, à Constantinople, en Grèce, dans les Balkans et les îles grecques.

Leurs migrations les conduisirent également dans d'autres contrées, en Italie du Sud, en Espagne, à Narbonne dans le Languedoc, à Mayence dans la vallée du Rhin (in **Les Romaniotes**, Wikipédia).

Mais leur ancrage se fait surtout dans la Méditerranée orientale, dans l'Empire romain d'Orient ou Byzance.

Je rappelle qu'au **IV^{ème}** siècle eut lieu la scission entre l'Empire romain d'Occident et l'Empire romain d'Orient, que l'on désigne aussi sous le nom de Byzance.

Le nom **romaniote** vient de **Romania**. **Rum** est le nom en turc pour désigner les Grecs. Dans les deux cas, la proximité lexicale avec Rome semble claire.

Je me suis basée sur deux auteurs pour partager avec vous ce premier aperçu sur les **Romaniotes**.

Joseph Nehama pour bien montrer que leurs racines plongent dans le monde grec, aux premiers temps de cette culture.

Minna Rozen, pour donner une idée de cette culture déjà constituée, au moment où elle entre en contact avec les **Sépharades**. L'ouvrage de cet auteur porte donc sur la communauté juive d'**Istanbul** entre 1453 et 1566. Je rapporterai seulement quelques grandes lignes de ce livre, qui mérite une synthèse plus complète.

Pour rappel, la date de 1453 correspond à la conquête de l'ancienne cité byzantine par les Turcs. Les Juifs **sépharades** arrivent en tant que groupe ethnique d'importance, à partir de 1492, que l'on retiendra comme date emblématique.

Joseph Nehama, natif de Salonique vécut de 1880 à 1971. Fils d'un rabbin ouvert à la modernité, **Nehama** fut enseignant et inspecteur dans les écoles de l'Alliance Israélite Universelle. Grand érudit, il consacra sa vie à l'étude de l'histoire de sa ville. Son "**Histoire des Israélites de Salonique**", rédigée en français, comprenant sept volumes, remonte aux origines des communautés juives qui s'y sont établies.

Il s'entoura de nombreux collaborateurs, ayant eu accès aux sources de première main, bibliques et hébraïques, grecques, ottomanes et rabbiniques.

Il fut déporté en mars 1944 d'Athènes où il s'était réfugié. A son retour du camp de Bergen-Belsen, il dut se procurer ses propres exemplaires déjà publiés, sa bibliothèque ayant été pillée par les Nazis. A la veille de son décès, il était en train de revoir son œuvre, en vue d'une nouvelle publication.

La communauté juive de Thessalonique en fit une édition photostatique en 1978. Les sixième et septième tomes existaient sous forme manuscrite. Ils ont été rassemblés et transcrits grâce au travail d'**Iphigénie Anastasiadès**, historienne et ethnologue (dépliant accompagnant l'édition de 1978).

Les annotations à la main confirment l'intention de son auteur de faire une nouvelle publication revue et corrigée. On peut regretter l'absence d'un index. De même, l'ajout d'un appareil critique permettrait de mieux contextualiser les références historiques. Mais, cette réserve n'empêche pas d'apprécier la mine d'or que constitue l'**Histoire des Israélites de Salonique**, publiée la première fois en 1935 à Salonique, par la Librairie **Molho**.

Objet de ses recherches méticuleuses, le "Dictionnaire du judéo-espagnol" (judéo-espagnol/français) est un outil indispensable pour le bon usage du judéo-espagnol. Il est aussi un document ethnographique exceptionnel, par la description juste et minutieuse des us et coutumes des **Sépharades** de la Méditerranée orientale (**Dictionnaire du judéo-espagnol**, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, "Instituto Benito Arias Montano", Madrid, 1977).

Le deuxième auteur auquel je me réfère -**Minna Rozen**- est donc une historienne israélienne contemporaine, spécialisée dans l'histoire des Juifs de l'Empire ottoman et des Balkans. Son livre **l'Histoire de la communauté juive d'Istanbul (1453-1566)** a été traduit de l'anglais en turc en 2010 **İstanbul yahudi cemaati'nin tarihi (1453-1566)**.

Il existe bien sûr d'autres ouvrages sur les **Romanioles**, mais à vrai dire, bien que leur importance dans les études hellénistiques et byzantines soit reconnue, on sait peu de choses sur eux.

Cette culture originale, qui s'est surtout épanouie dans le monde grec,- du fait de sa proximité culturelle et linguistique, tant dans la Grèce continentale que dans les îles-, fut hélas pratiquement anéantie pendant la deuxième guerre mondiale. Actuellement; elle a quasiment disparu, les Nazis ayant exterminé 87% des Juifs de Grèce, pendant la Shoah, les **Romanioles** ont donc payé un lourd tribut dans cette catastrophe (cf sur le web <http://www.cclj.be/actu/judaïsme-culture/romanioles-histoire-peu-con nue>, le témoignage poignant de **Jean Papadopoulos**, texte paru dans **Regards**, 1er mai 2012, no.755).

Toutefois, il existe encore quelques communautés **romanioles** en Grèce, en Israël et aux États-Unis.

Même s'il faut garder le sens des proportions et que comparaison n'est pas raison, je voudrais faire remarquer que **Guérouch Sépharade**, nom que l'on donne en hébreu, à l'expulsion d'Espagne, fut tout autant considérée pendant des générations, comme un désastre, dans l'histoire du peuple juif. Cet événement fut inscrit dans les mémoires, non seulement à cause de l'arrachement aux patries d'origine -Espagne et Portugal-, et la dislocation des familles, mais aussi en raison des terribles exactions exercées contre les populations en déroute et des pertes humaines subies.

Revenons à la saga des **Romanioles**, nés de la rencontre de deux univers, grec et juif. Retraçons donc l'émergence de cette culture, vieille de 2400 ans au cours des âges et décrivons rapidement leur éparpillement à partir de la Palestine et d'Alexandrie en Égypte, dans la partie orientale du bassin méditerranéen.

Joseph Nehama évoque les pérégrinations de populations juives de Palestine, qui suivent les **Phéniciens** dans l'exploration de la Méditerranée Orientale. Des comptoirs fondés par des peuples marins, tels que les **Íoniens**, les **Crétois** et les **Achéens** existaient déjà autour du golfe Thermaïque. Certaines tribus d'Israël, les **Benjaminites**, les **Achérides**, les **Zabulonites**, pour différentes raisons se lancent également dans l'exploration maritime. Marchands et banquiers ouvrent des comptoirs. Il existe peut-être quelques colonies de peuplement.

Les faits se déroulent entre le Sud de la Méditerranée Orientale et le golfe thermaïque, dans des temps très anciens, entre les huitième et sixième siècles avant notre ère. Plus tard, non loin de cette zone, sur "les côtes macédoniennes" sera édifiée Thessalonique (**J. Nehama** "**Histoire des Israélites de Salonique**", tome I, p. 8).

589 avant J.-C. est la date de destruction du premier Temple de Jérusalem par **Nabuchodonosor** et constitue une autre étape dans cette longue histoire (**J.Nehama**, *ibid*, p.9).

Tous les Juifs ne furent pas déportés en Mésopotamie et en particulier, les populations des ports et des colonies purent échapper à cette déportation. A leur retour d'exil (vers 538 avant notre ère), beaucoup s'installèrent en diaspora (**J. Nehama**, **M.Rozen**).

Suite aux conquêtes d'Alexandre et de ses successeurs (333-323 avant J.-C.), l'hellénisme se répand dans l'ensemble du Proche et Moyen-Orient. C'est un tournant capital dans l'histoire **romaniote**.

La culture grecque est dominante et le grec sous sa forme simplifiée devient la langue usuelle dans cette région de la Méditerranée.

Les populations juives parlaient déjà l'araméen depuis le **Vème** siècle avant notre ère, et suite à l'exil, cette pratique fut renforcée, l'hébreu étant réservé au culte et aux lettrés (**J. Nehama**, *ibid*, tome I, p.17).

La conquête d'Alexandre le Grand introduit dans cette partie du monde la civilisation hellène. Le grec devient la langue courante et de communication entre les différents peuples de la région.

En Grèce, en 315 avant l'ère chrétienne: le roi Cassandre, "rival jaloux d'Alexandre" règne sur la Macédoine, saccagée par ses exactions. Il finit par regrouper les populations déshéritées, en fondant Thessalonique, donc sept ans après l'établissement de la ville égyptienne, Alexandrie (322 avant **J.C.**). (**J.Nehama**, *ibid*, p.10 et 11).

Comme **Nehama** le fait remarquer, la Palestine est un couloir entre la Syrie et l'Égypte, traversée par les armées qui guerroyaient. Les populations cherchent à se réfugier dans des foyers plus paisibles. Quoi qu'il en fût, Alexandrie attire les populations et devient une grande métropole. A son apogée, un tiers de sa population est juif.

Les armées d'Alexandre avaient sans doute aussi contribué à l'installation de ces populations juives, en entraînant de gré ou de force des soldats. **Joseph Nehama** se réfère à **Flavius Josèphe**, qui évoque dans ses textes, des soldats juifs ayant combattu dans les phalanges d'Alexandre (**J.Nehama**, *ibid*, p.24).

Ainsi donc, à l'époque de **Philon** d'Alexandrie, philosophe juif hellénisé des débuts du christianisme, à Alexandrie vit un nombre important de Juifs (**J.Nehama**, *ibid*, p.12). Les Juifs ont les mêmes droits que les Hellènes et bénéficient du " titre de Macédoniens qu'ils conservent jusqu'au temps de **Josèphe**" (**J.Nehama**, *ibid*, p.12).

Ainsi, ce **Josèphe**, que **Nehama** cite à nouveau est donc **Flavius Josèphe**, né à Jérusalem et mort à Rome. L'auteur de "**La guerre des Juifs**" vécut entre 37-38 et l'an 100 de notre ère, sous domination romaine. On se réfère à la version grecque de son œuvre (Wikipédia).

Les Juifs d'Alexandrie sont présents dans tous les secteurs de la société, à tous ses échelons et exercent tous les métiers. Les privilèges dont ils jouissent seront confirmés par Rome (Empire romain 27 avant et 476 après J.C.).

Nehama cite comme exemple de leur intégration, deux généraux "**Helkias** et **Hanania**s, (qui) dirigent avec bravoure et succès les armées de Cléopâtre, veuve de Ptolémée Philométor" (**J.Nehama**, *ibid*, p.12).

Pendant cette longue période hellénistique, on traduit la Bible en grec (la Septante), vers 270 avant notre ère. On prie en grec dans certaines synagogues, comme à **Césarée** par exemple (**J.Nehama**, *ibid*, p.17).

Le grec donne accès à la connaissance des philosophes, des sciences et des tragiques grecs, bref à la culture grecque, représentant la civilisation la plus évoluée de l'époque.

Le grec répandu parmi les peuples de la région devient la langue de la diaspora juive et des agglomérations côtières de la Palestine, dans cet univers gréco-romain, qui a régné pendant des siècles dans le bassin méditerranéen ainsi qu'au Proche et Moyen-Orient.

A son époque glorieuse, Alexandrie est le phare de la région et les Juifs sont donc bien intégrés dans la société. Ils participent à l'essor de la culture hellénistique. Et comme le dit **Nehama** à propos de cette rencontre entre ces deux univers: "...le judaïsme entre dans l'orbite de la civilisation occidentale. Il vient poser la notion de justice qui lui est propre, en face de la notion de vérité qui est toute d'essence hellénique" (**J.Nehama**, ibid, p. 11).

Mais les revers d'alliance et les soubresauts politiques attisent l'envie et la haine, si prompts à resurgir et désigner des boucs émissaires dans les périodes troublées. Les Juifs pourchassés sont contraints à l'exil et s'établissent dans des cités grecques où existent déjà des colonies juives, comme c'est le cas à Thessalonique. Cela se produit à diverses périodes et se poursuit sous le règne romain autour de l'ère chrétienne.

Nehama nous livre des informations sur les Juifs de Thessalonique, dont la majorité est venue d'Alexandrie.

A **Thessalonique** donc, cette population hellénophone jouit d'une relative autonomie sur le plan interne, sauf pour les affaires relevant du pénal, qui sont traitées selon les lois appliquées à tous les citoyens.

Ils ont un Conseil des Anciens, qui porte le nom de Gérousie; une Assemblée, chargée des lois, Boulie; des Magistrats élus, les Archontes; et parmi eux, l'archisynagogue (chef de la synagogue), chargé de la surveillance du culte. Chaque fidèle paye une taxe pour l'entretien du Sanhédrin (tribunal) et du Patriarche, qui résident à Tibériade. Les apôtres sont les agents chargés de recueillir cette taxe. Le lien avec la patrie ancestrale et Jérusalem est maintenu (**J.Nehama**, ibid, p.26).

Autour de l'avènement du christianisme, le prosélytisme juif est très actif.

Au premier siècle, sur les trois millions de Juifs que compte le monde antique, la plupart périssent dans les guerres menées par Vespasien, Titus, Trajan et Hadrien (Empire romain qui fut souvent hostile au peuple d'Israël). Mais, les conversions sont très nombreuses et remplacent les populations disparues (**J.Nehama**, ibid, p. 27). (Pour rappel, la destruction du second temple de Jérusalem et la déportation de ses habitants par les légions romaines de **Titus** eurent lieu en l'an 70 de notre ère).

Pour résumer un processus complexe qui se déroule sur plusieurs décennies, voire quelques siècles, on comprend qu'à cette époque païenne, les gens en quête de spiritualité sont attirés par le judaïsme. On les désigne par le nom de Craignants-Dieu ou de Prosélytes de la Porte, ces derniers se tenant respectueusement devant la porte du sanctuaire, qu'on laisse grande ouverte à leur intention. Ce sont des non-Juifs qui sympathisent avec le judaïsme (**J.Nehama**, ibid, p.27).

Bref, le judaïsme a le vent en poupe et des groupes de Juifs et de Gentils semblent vivre à l'unisson dans un état de grâce!

Nehama décrit ce phénomène surtout présent parmi les élites et souligne que "Plus de la moitié des Juifs qui peuplent le monde, au premier siècle de l'ère chrétienne, sont de provenance païenne et avaient appartenu à des peuples innombrables" (**J.Nehama**, ibid, p.28).

Flavius Josèphe, chroniqueur et historiographe déjà cité, ayant vécu à la même époque des premiers temps du christianisme relève également cet engouement pour le judaïsme: " Il n'y a pas une nation où ne se pratique l'usage du Sabbat, de nos jeûnes, de nos **lampes**, de nos rites alimentaires". (Contre Apion II-39, 1er siècle, in **J.Nehama**, ibid, p.29).

Le christianisme naissant n'est pas encore vraiment différencié du judaïsme, dont il est issu. Le pouvoir politique romain lui-même ne semble pas toujours bien distinguer judaïsme et christianisme.

Beaucoup hésitent entre les deux religions. D'ailleurs, les premiers chrétiens sont souvent Juifs. Mais cette concurrence semble stimulante et relever de l'effervescence spirituelle, dans ces temps-là, où beaucoup de cultes originaires du Proche et Moyen-Orient proposent leurs croyances.

Les choses commenceront à changer, surtout quand le christianisme devient religion d'état.

Mais déjà, les autorités rabbiniques réagissent aux prêches de Saint-Paul dans les synagogues de Thessalonique.

Saint-Paul connu d'abord sous le nom de Saul de Tarse est né en Cilicie, dans la ville de **Tarsus** en Turquie, dans le sud-est d'Anatolie.

Il visita à plusieurs reprises la ville de Thessalonique. Sa dernière visite remonte à 64 de notre ère (**J.Nehama**, ibid, p.45).

Cependant, encore au **IVe** siècle, les Chrétiens fréquentent la synagogue et participent au culte et aux fêtes. (**J.Nehama**, ibid, p.48).

Le concile de Nicée (**İzник** en Turquie, dans la région de Marmara) en 325 semble sonner le glas de cette fraternisation.

Constantin **Ier** durcit ses positions après sa conversion à la nouvelle religion. Il établit en 330, sa capitale à Byzance, qui désormais portera son nom (**J.Nehama**, ibid, p.55).

A partir de cette période, la situation des Juifs dans cette partie du monde se dégradera.

Après cette description très condensée et qui est loin d'être complète, mais qui a pour objectif de montrer le long processus et les différents contextes historiques conduisant à la naissance de la culture **romaniote**, je me propose de donner quelques indications sur les **Romaniotes d'Istanbul**, juste avant et après l'arrivée des Expulsés **sépharades**.

L'ouvrage de **Minna Rozen** porte sur la communauté juive d'Istanbul après la conquête ottomane de 1453.

Minna Rozen nous donne des informations précieuses sur les **Romaniotes**. Mais non seulement, car son étude basée sur les archives communautaires et les registres ottomans est importante pour la connaissance de la vie sociale des Juifs dans leur ensemble à Istanbul, aux débuts de l'installation du pouvoir turc dans la ville, aux **XVe** et **XVIe** siècles.

Lors de la conquête turque de Constantinople, l'Empire byzantin est agonisant et réduit à une peau de chagrin, suite à des luttes intestines et invasions diverses, que je ne détaillerai pas ici. La ville jadis considérée comme la plus grande capitale du monde a perdu beaucoup de son aura et compte **50.000** habitants, d'après certaines estimations (web- en turc- "**İstanbul nüfusunun tarihi gelişimi** "Développement historique de la population d'Istanbul", www.haber7.com/KİTAP).

Mehmet II conquiert la ville, prend le titre de **Fatih Sultan Mehmet**, "Sultan Mehmet le Conquérant" et la cité devient la capitale de l'Empire.

Cette prise ne fut pas faite sans provoquer d'immenses pertes humaines et des dégâts considérables. Les Juifs de la cité subirent sans doute le même sort que leurs compatriotes.

A l'époque, la communauté juive d'Istanbul composée de **Romaniotes**, de **Karaites**, également hellénophones, ainsi que de deux autres groupes, à savoir les **Ashkénazes** et les **Italiens**, n'était pas très nombreuse.

Pendant le siège et les combats, certains habitants ont tenté de fuir, mais beaucoup d'entre eux périrent et bien d'autres furent réduits en esclavage.

Aux premiers temps de l'établissement de leur pouvoir, les Ottomans pratiquaient des transferts de populations d'une région à une autre, pouvant affecter tant les Musulmans, les Chrétiens que les Juifs. Ils qualifiaient les populations transférées de **Sürgün** ou **Sürgünler** au pluriel. **Sürgün** peut signifier déporté ou exilé.

Plusieurs vagues d'immigration de Juifs de la péninsule ibérique eurent lieu entre 1492 et 1521, dans un premier temps, et de 1536 à 1560, dans un deuxième temps, cette dernière vague accueillant des Juifs venant du Portugal.

Pendant les quarante années qui séparent la conquête turque de l'arrivée des **Sépharades**, de nombreuses communautés juives furent transférées dans la cité nouvellement turque, de Macédoine, de Grèce, de Bulgarie, d'Albanie ainsi que d'Anatolie, vidant ces régions de leurs populations juives autochtones, essentiellement **romaniotes**,

On connaît le rôle de **Moshé Capsali ((1420-1495)**, auprès de **Bajazet II**, dans l'accueil des **Sépharades**. Grand rabbin **romaniote**, originaire de Crète et formé dans les **yeshivot** (écoles religieuses) germaniques, la légende raconte son lien privilégié avec le conquérant de la ville, auquel **Bajazet II** succéda.

Minna Rozen estime que son influence auprès des sultans a été exagérée, par les écrits de **Eliyahou Capsali**, apparenté au premier ("Istanbul yahudi cemaati'nin tarihi 1453-1566", p.66).

On pourrait en effet se questionner sur les motivations du pouvoir turc, le poussant à l'accueil des **Sépharades** en déroute.

Le pouvoir ottoman désirait procéder au repeuplement de l'Empire et surtout de l'ancienne cité byzantine, qui était exsangue après le siège. De surcroît, en guerre contre l'Occident, il gagnait sans doute une manche en ouvrant ses portes à des populations persécutées, qui leur seraient redevables.

A l'arrivée des **Sépharades**, la communauté juive d'Istanbul était majoritairement composée de populations transférées.

Les **Sépharades** venus après ces transferts furent considérés comme venant de leur propre gré "**kendi gelenler**".

Même s'ils ont investi les quartiers traditionnellement habités par les Juifs, ils ne furent pas soumis aux mêmes restrictions imposées aux populations "transférées", qui étaient assignées à résidence. Les **Sépharades** ont probablement eu plus de liberté pour s'établir dans de nouveaux quartiers.

Ainsi, entre 1550 et 1560, certaines familles riches parmi les **Sépharades** s'installent sur les rives du Bosphore, à **Kuruçesme**, **Arnavutköy**, **Beşiktaş**, donnant naissance également aux communautés d'**Ortaköy** et de **Kuzguncuk**, qui elles ont perduré jusqu'au 20ème siècle.

Les Marranes portugais, arrivés plus tardivement que les Juifs espagnols, du fait de leur proximité avec les Chrétiens européens s'établissent vers 1555 à **Galata**, qui était à l'époque une zone d'habitation principalement réservée aux Francs, appellation désignant ainsi les Chrétiens catholiques, de souche européenne. A cette époque, les Juifs étaient peu nombreux dans ce quartier, qui gagna les faveurs de la communauté juive au XIXe siècle.

Cette limitation à la liberté a défavorisé les **Romaniotes** et constitué du moins pendant une période, une entrave aux mariages intercommunautaires.

La diminution de la population **romaniote** serait une conséquence des unions exclusives au sein de leur groupe ethnique. En revanche, les Expulsés de la péninsule ibérique n'avaient pas de peine à trouver un conjoint parmi les **Sépharades**, représentant la diversité régionale des pays, dont ils étaient issus. Ils pouvaient aussi bien s'unir à d'autres immigrés, comme les Siciliens, les Italiens et les Français du Sud, présents dans la cité.

De nos jours, les patronymes de **Frances** et **Sarfati** (français en hébreu), témoignent encore de l'origine française de certains **Sépharades** d'Istanbul.

On comprend donc que l'on préférerait s'associer à des partenaires, qui n'étaient pas soumis à des restrictions.

La première synagogue établie par les **Sépharades** portait le nom de **Kahal Guéroush** (en hébreu "assemblée de l'expulsion"), réunissant les Expulsés dans leur ensemble. Celle-ci par la suite se divise en plusieurs congrégations: **Cordoba**, **Aragon**, **Sicilia**, **Portugal** (1555) et tant d'autres, montrant la diversité régionale des nouveaux arrivants.

Une deuxième explication avancée par **Minna Rozen**, nous permet de comprendre les raisons ayant conduit à la disparition de la population **romaniote**, à terme.

Les Juifs venant d'Espagne étaient très attachés à leur patrie d'origine. Longtemps, ils ont nourri le sentiment de former une nation avec leurs frères et sœurs, restés en Espagne. Je pense qu'ils avaient également conscience d'appartenir à une brillante civilisation. Ne connaissant ni le grec, ni le turc, les deux langues parlées dans leur pays d'accueil, ils ont gardé leurs particularités, leurs coutumes et leur langue maternelle, à savoir l'espagnol.

Certes, ils étaient nombreux, et cette donnée a dû jouer en leur faveur. Mais surtout, grâce à la haute idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes, sans doute héritée de leurs compatriotes espagnols, ils ont fini par s'imposer auprès des **Romaniotes**.

Pour illustrer ce fait, je voudrais juste faire remarquer que la conservation de notre langue, que nous appelons l'espagnol tout court, il y a seulement quelques décennies, - l'appellation de judéo-espagnol étant très récente-, est le signe de notre très fort attachement à l'Espagne. Ce lien est resté vivace à travers les siècles.

De fait, dans cette partie du monde, pendant des siècles (la Turquie et les Balkans), Espagnol a signifié Juif, à cause de la langue parlée et des patronymes hispaniques portés par les Sépharades (**M.Rozen**).

Tout comme les **Sépharades**, les **Romaniotes** étaient également organisés en congrégations, selon leurs origines: **Ahrida**, **Yanbol**, **Keraferye (Veria)**, **Kasturya** synagogues établies à **Balat**, sur la Corne d'Or avant le XVIIe siècle, portent les noms des villes macédoniennes et des régions environnantes, dont elles sont issues.

En 1540, on compte 47 congrégations romaniotes.

Minna Rozen décrit l'organisation sociale, familiale et administrative de la communauté juive d'Istanbul, tant **romaniote** que **sépharade**, que je ne reprendrai pas ici, dans sa totalité.

Le grand rabbin de la communauté était **romaniote -Hahambaşı- (hahambachi)**. Bien que reconnu par eux, les **Sépharades** ne manquaient pas de se référer à leurs propres instances, pour le règlement de certaines questions.

Comment peut-on expliquer le nombre important de congrégations tant chez les **Sépharades** que chez les **Romaniotes**?

Evidemment, la diversité ethnique des Juifs présents dans la ville justifie la multiplication des congrégations. Outre la présence ancienne des **Romaniotes**, des **Karaïtes**, des

Ashkénazes ainsi que des **Italiens**, dans cette ville qui a toujours été cosmopolite, les **Sépharades** nouvellement arrivés représentaient les nombreuses régions d'Espagne et du Portugal, d'où ils avaient été chassés.

Le passage d'une congrégation à une autre pouvait se faire par exemple, à l'occasion d'un mariage. De même, lors des incendies, très fréquents, les fidèles se voyaient dans l'obligation de se joindre à une nouvelle synagogue. La création d'une congrégation étant très coûteuse incombait aux riches, contribuant ainsi à augmenter leur prestige, leur permettant aussi de tirer des avantages fiscaux, le XVI^e siècle étant une période très prospère dans l'Empire ottoman.

Les dirigeants communautaires appréciaient ce genre de démarche, permettant d'alléger la part de contribution des moins aisés et des pauvres.

Minna Rozen en plus de toutes ces raisons invoquées, propose une autre explication. La congrégation était le seul espace politique où les Juifs de l'époque pouvaient s'exprimer, d'où leur multiplication: réunions et assemblées permettaient discussions et délibérations.

Les autorités ottomanes laissaient toute liberté à la communauté dans sa gestion interne, tant que les impôts étaient payés, les corvées (**angarya**) exécutées et que les lois et règlements respectés. Les Juifs comme les autres minorités religieuses, en tant que **Dhimmi**, relevaient d'un statut inférieur aux Musulmans, selon la loi coranique. Les hommes dès la puberté étaient soumis à l'impôt de capitation (**cizye**.)

A l'arrivée des **Sépharades**, la communauté **romaniote** était déjà bien établie dans la cité, et jouissait sans doute d'une situation enviable aux yeux des immigrés. La nature de leurs liens avec le pouvoir ottoman a probablement permis et facilité l'accueil des **Sépharades**. Néanmoins, la fusion entre les deux communautés ne s'est pas faite d'emblée et les luttes de pouvoir se sont poursuivies pendant quelque temps.

Mais, différends et divisions pouvaient être dépassés face à des intérêts communs. Ainsi, la désignation d'un administrateur séculier représentant la communauté dans son ensemble auprès du pouvoir politique, pour la collecte des impôts a pu se faire.

De même, rivalités et concurrences entre les différents groupes ethniques pouvaient laisser place à des solidarités, notamment pour l'étude et l'enseignement, si importants dans le judaïsme, réunissant les **rabbanites** et les **Karaïtes**.

Je voudrais illustrer ce fait, en rapportant un exemple tiré du livre de **Minna Rozen** et qui a trait à ma famille.

Ma grand'mère paternelle, Marie Badi née Sonsino descendait d'une dynastie d'imprimeurs originaires d'Allemagne, ayant séjourné à **Soncino** en Lombardie (Italie), avant de s'établir dans l'Empire ottoman.

Ainsi, en 1557, **Eliezer ben Guershon Soncino** (**Tzontzin** en hébreu), bien qu'italien était rabbin d'une synagogue **sépharade**. Il avait fait publier le Pentateuque avec une double traduction en grec et en espagnol, en caractères hébraïques, à l'usage des jeunes élèves, pour rendre sa lecture accessible à tous (**M.Rozen**, *ibid*, p.89).

Au **XIX^e** siècle, à l'Institut **Camondo** à **Hasköy** (1858-1889), on enseignait le français, le turc et l'hébreu, ainsi que le grec. Ce qui prouve la permanence du grec dans les sphères communautaires. (**Ilan Karmi** "**Jewish sites of Istanbul A guide book**", p. 57).

Les **Karaïtes** d'Istanbul, eux-mêmes de langue grecque pouvaient être associés aux études, malgré l'opposition de certains **rabbanites**. Ces derniers majoritaires représentent la norme, contrairement aux **Karaïtes**. Le **karaïsme** a pris naissance vers le VIII^e siècle à

Babylone et ne reconnaît que la Loi écrite, à savoir la Bible, alors que le judaïsme traditionnel se réfère également à la Loi orale, c'est-à-dire, le **Talmud**.

Alors que les Juifs se considéraient comme appartenant aux différents groupes déjà mentionnés, pour les autorités ottomanes, ils se divisaient selon leur statut administratif, "transférés" ou "venus de leur propre gré".

Edirne, des **Karaïtes** ainsi nommés à cause du quartier où ils résidaient (**Edirnekapi**-Porte d'Andrinople-), bien que faisant partie des transférés constituaient un groupe indépendant.

Voici quelques chiffres sur la composition de la communauté juive d'Istanbul.

Vers 1530, la moitié des Juifs d'Istanbul est d'origine ibérique.

On estime qu'à cette période, la ville compte 480;000 habitants, toutes confessions confondues (Web -en turc-**İstanbul nüfusunun tarihi gelişimi** "Développement historique de la population d'Istanbul").

D'après les estimations de **Minna Rozen**, qui se base sur les registres ottomans (impôts) qu'elle recoupe avec d'autres sources, la population juive dans sa totalité varie de 10.460 à 21.686, entre 1478 et 1688, avec un pic autour de 1535 de 48.420 personnes, correspondant à l'arrivée massive des Portugais. Mais la baisse de la population juive entre 1535 et 1688 reste inexpliquée.

A titre de comparaison, nous proposons quelques chiffres avancés par **Robert Mantran** dans son ouvrage sur "**La vie quotidienne à Istanbul au siècle de Soliman le Magnifique**". Au début du règne de ce monarque, entre **1520** et **1535**, des documents turcs font état de "46 635 feux musulmans, 25 252 feux chrétiens et 8 570 feux juifs, soit en tout 80 000 feux, en chiffres ronds, et environ 400 000 habitants, avec une proportion de 58 pour 100 de musulmans et de 42 pour 100 de chrétiens et de juifs;" (Robert **Mantran**, *ibid*, p.62)

A partir de 1560, les Juifs de la péninsule ibérique choisissent d'autres destinations que l'Empire ottoman.

En 1688, 60% des Juifs d'Istanbul sont d'origine **sépharade**, mais il est déjà difficile de distinguer les **Romanïotes** des **Sépharades**.

D'après **Minna Rozen**, les **Romanïotes** auraient mieux résisté à l'assimilation dans les grandes villes, ce qui reste à vérifier.

Cependant, leur quasi disparition à Istanbul questionne, alors que 40% de sa population était de langue grecque, d'après le recensement de 1830-1840 et seulement 47% musulmane. C'est-à-dire que la proportion des non Musulmans et surtout des Grecs chrétiens était très forte. Les **Romanïotes** auraient pu grâce à leur langue et culture communes avec les Grecs orthodoxes, mieux résister à l'assimilation.

L'histoire en a décidé autrement.

Bibliographie

Joseph NEHAMA "Histoire des Israélites de Salonique", Librairie Molho Salonique, 1935

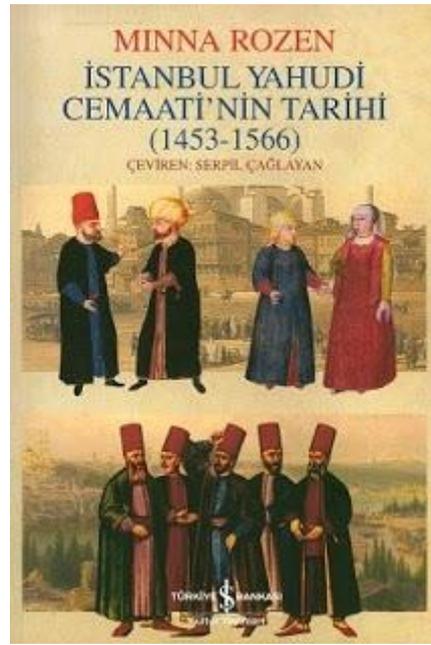
Minna ROZEN "İstanbul yahudi cemaati'nin tarihi (1453-1566)", Türkiye İş Bankası Yayınları, İstanbul 2010 (L'histoire de la communauté juive d'Istanbul 1453-1566)

Robert MANTRAN "La vie quotidienne à Istanbul au siècle de Soliman le Magnifique" Hachette, 1990, pour la mise à jour

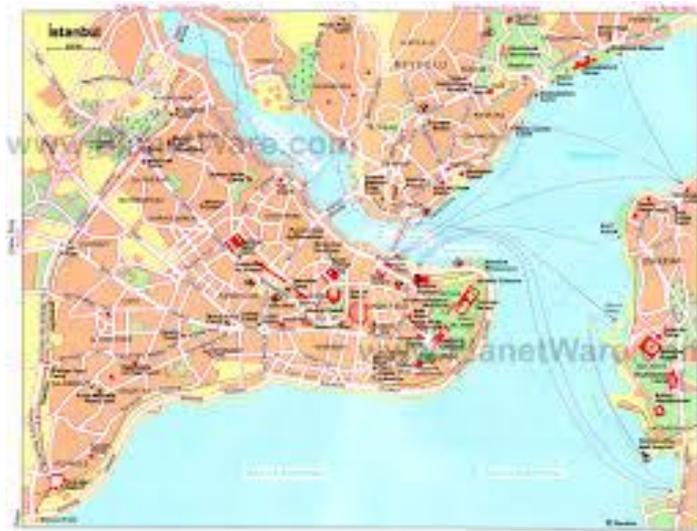
Ilan KARMI "Jewish sites of Istanbul A guide book"

The Isis Press, Istanbul, 1992

PHOTOS



Minna Rozen : "Histoire de la communauté juive d'Istanbul, 1453-1566"
(« Istanbul yahudi cemaati'nin tarihi 1453-1566 »)



Carte d'Istanbul



Carte du bassin Méditerranéen



Mosaïque d'une synagogue romaniote en Grèce



La [synagogue](#) romaniote de [Bérée](#)

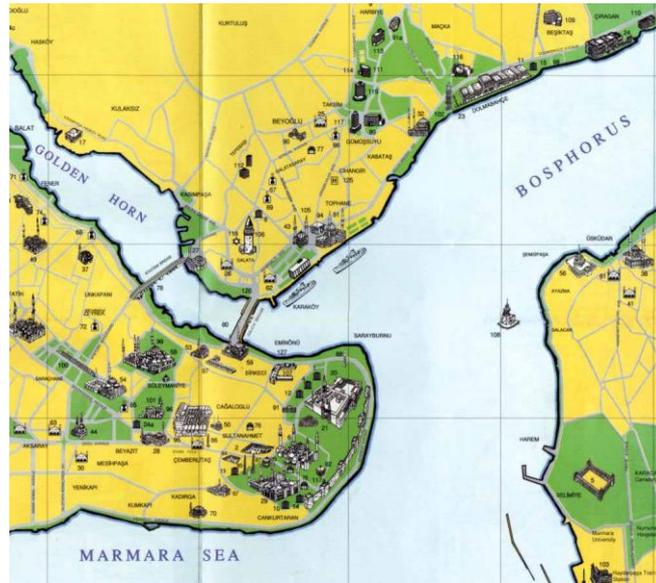


Rabbi Moshe Pessah
(Rabbin de Volos)

22



Famille romaniote

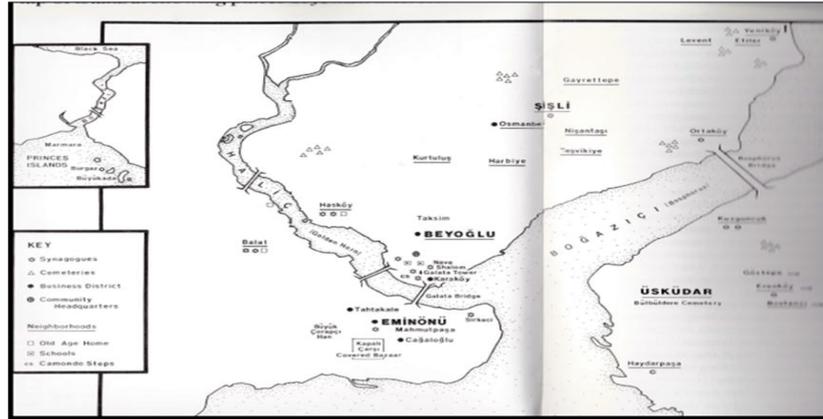


Plan simplifié d'Istanbul



Femme en pleurs au cours de la [déportation](#) des Juifs de [Ioannina](#), le [25 mars 1944](#) (les nazis séparaient les femmes et les hommes). La plupart des déportés sont assassinés dès leur arrivée à [Auschwitz](#), le 25 mars 1944 ou peu après.

1- Carte d'Istanbul



Habits traditionnels